Document generated on 04/24/2024 7:10 p.m.

Laval théologique et philosophique

Le mythe des «enfants de la lumière»

Aurèle Kolnai

Volume 1, Number 2, 1945

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1019754ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1019754ar

See table of contents

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Kolnai, A. (1945). Le mythe des «enfants de la lumière». *Laval théologique et philosophique*, *1*(2), 199–205. https://doi.org/10.7202/1019754ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1945

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le mythe des "enfants de la lumière"

Les «enfants de la lumière», ce sont, dans le langage de l'éminent philosophe néo-luthérien, Reinhold Niebuhr,[1] les représentants de tous les idéalismes chrétiens et post-chrétiens de notre civilisation, y compris non seulement le démocratisme progressiste mais encore le libéralisme bourgeois et le marxisme révolutionnaire, y compris même les philosophies (surtout allemandes) qui sont au principe de la formation du nationalisme et du fascisme modernes; voire même, car il faut avoir l'esprit large, le catholicisme responsable des institutions médiévales. Est «enfant de la lumière» quiconque préconise l'assujettissement de l'intérêt égoïste aux intérêts de la communauté, la substitution du point de vue universel au point de vue particulier.

Those who believe that self-interest should be brought under the discipline of a higher law could then be termed «the children of light». This is no mere arbitrary device; for evil is always the assertion of some self-interest without regard to the whole, whether the whole be conceived as the immediate community, or the total community of mankind, or the total order of the world. The good is, on the other hand, always the harmony of the whole on various levels. Devotion to a subordinate and premature «whole» such as the nation, may of course become evil, viewed from the perspective of a larger whole, such as the community of mankind The «children of light» may thus be defined as those who seek to bring self-interest under the discipline of a more universal law and in harmony with a more universal good[2].

On voit que cette conception n'exclut pas l'idée d'une distinction intrinsèque entre le bien et le mal (distinction impliquée, par exemple, dans la formule des «devoirs envers soi-même»); qu'elle n'est pas non plus contraire à la détermination concrète de la «loi supérieure». Mais on voit aussi que le concept-modèle de bien moral sera, pour Niebuhr, celui de préférence accordée aux exigences d'un «tout plus vaste» au-dessus d'un cercle d'«intérêts» plus restreint. Egocentrisme et nationalisme incarnent le mal par excellence; pour ce qui concerne le principe du bien, l'universalisme social nous en fournit une image à peu près parfaite.

Tout en admettant une «transcendance religieuse de l'individu» par rapport à son encadrement social et au processus historique[3], l'auteur semble donc, en ce qui concerne le bien des communautés sociales, définir ce bien simplement en termes des communautés elles-mêmes. Il prend leurs dimensions et les «intérêts» qu'elles représentent (faisant complètement abstraction de leurs principes de construction distinctifs avec les différences de qualité et de contenu spirituel y impliquées, ainsi que des déterminations particulières des «intérêts» selon les cas divers) comme des

1. *The Children of Light and the Children of Darkness.* New York 1944.
2. *Ibid.*, pp.9-10.
3. Voir pp.79ss. ainsi que p.49.

données premières qui en elles-mêmes seraient d'une validité absolue. Le mal, partant, ne saurait consister qu'en l'opposition d'une multitude plus restreinte à une plus vaste dont elle fait partie, d'une masse d'intérêts plus petite à une plus grande—sans aucun égard à la question touchant la réalité et le principe d'unité de la communauté «plus universelle» ni à la question de la légitimité intrinsèque des «intérêts» respectifs: comme si tout «intérêt» comme tel découlait d'une «volonté rectifiée». Un bien poursuivi par un ensemble de personnes plus nombreux serait nécessairement un bien supérieur—proposition fausse qu'il s'agit de ne pas confondre avec cette autre, indubitablement vraie, qu'un bien supérieur peut, parce qu'il est supérieur, constituer le bien d'un plus grand nombre. La position de l'auteur une fois admise, il semblerait difficile d'écarter la conclusion (bien que Niebuhr ne suive pas un mode de penser très rigoureux) que le plus souvent les hommes poursuivent ce qui est bien en soi et que la décision de la majorité peut servir à définir le bien véritable. Sous ce rapport fondamental comme sous d'autres, Niebuhr ne s'écarte pas du voisinage immédiat du naturalisme subjectiviste et du démocratisme à la Rousseau —non sans malaise, toutefois, et avec un profond manque de satisfaction [1].

Reprenons le fil de la pensée de Niebuhr. Le libéralisme, loin de glorifier l'égoïsme de l'individu comme tel, repose sur une conception de la communauté postulant une harmonie universelle des intérêts raisonnables. Le marxisme, loin d'ériger en idole l'absolutisme étatique comme tel, croit de même à une harmonie universelle entre les individus en tant qu'individus et en tant que sujets de rapports mutuels et membres d'une société, d'une société épurée des distinctions de classe. Le nationalisme de Fichte et de Hegel est conçu en termes de rationnalité universelle et justifié dans une perspective embrassant l'humanité. Cela s'applique mieux encore à Mazzini, tandis qu'à l'endroit de Nietzsche des doutes sont permis.

A straight line runs from Mazzini to Mussolini in the history of Italian nationalism. Yet there was not a touch of *moral cynicism* in the thought of Mazzini. He was, *on the contrary*, a *pure universalist*. (...«Your first duty», wrote Mazzini, first as regards importance, «is towards humanity»... Mazzini held kings responsible for national egotism...) [2]. Even the philosophy of German romanticism, which has been accused with some justification of making specific contributions to the creed of German Nazism, reveals the stupidity of the children of light much more than the malice of the children of darkness. There is of course a *strong note of moral nihilism* in the final fruit of this romantic movement as we have it in Nietzsche; though *even* Nietzsche is *no nationalist* [3].

Le catholicisme, à son tour, est lié à la doctrine médiévale de la chrétienté, doctrine nettement universaliste qui mérite, elle aussi, une approbation réservée. L'un après l'autre, les verdicts favorables seront énoncés :

---

1. Il en combat presque partout les formes grossières. Citons, par exemple: «The conflicts between men are thus never simple conflicts between competing survival impulses. They are conflicts in which each man or group seeks to guard its power and prestige against the peril of competing expressions of power and pride».—*Op. cit.*, p.20.

2. *Ibid.*, note de la page 34.

3. *Op. cit.*, p.34. C'est nous qui soulignons.

The conflict between the middle classes and the aristocrats, between the scientists and the priests, was not a conflict between children of darkness and children of light. It was a conflict between *pious and less pious children of light*...[1] Smith clearly belongs to the children of light[2]... The Marxists, too, are children of light (quoique entachés d'un «*cynisme provisoire*»[3];)... Fichte, too, was a universalist who was fully conscious of the moral obligations which transcend the national community... He thought that philosophy, particularly German philosophy, could achieve a synthesis between national and universal interest[4]... Hegel, too, belongs to the children of light[5].

Néanmoins, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. L'auteur, s'il ne professe point le pessimisme et l'anti-naturalisme austères d'un Karl Barth, ne se range pas non plus du côté du «protestantisme libéral» qui se réduit à un sécularisme optimiste parfumé d'une vague humeur d'«élévation» puisée dans des réminiscences chrétiennes. Il croit au péché originel[6]; il ne cache pas sa méfiance envers la nature humaine; il voit, d'un regard aigu et plein de «réalisme» (c'est-à-dire, de répugnance aux illusions agréables), le mal se glisser dans les œuvres humaines et les constructions sociales, ébauchées dans des intentions les plus «pures»; il ne tarde pas à soumettre ses «enfants de la lumière», pris en général et en particulier, à une critique fondamentale. Son accusation capitale porte sur leur «stupidité». Entre «vertu» et «stupidité», Niebuhr ne voit aucune incompatibilité, ni même aucune tension, mais presque une unité essentielle; il semble attacher peu d'importance à la vertu de prudence. Les paroles de l'Evangile qu'il choisit comme devise, «Les enfants de ce monde sont dans leur génération plus sages que les enfants de la lumière» (*Luc*, XVI, 8), doivent porter tout le poids de sa construction idéologique; à notre avis, il en élargit l'interprétation outre mesure. Donc, les «enfants de la lumière», aveuglés par leur vertu candide, ont un concept exagéré de la puissance de la raison droite (voire même de celle de l'égoïsme raisonnable et sain) ainsi que de la possibilité qu'il y a de «moraliser» le monde, soit de supprimer les «ambiguïtés morales» inhérentes à toute société; ils sous-estiment la force des égoïsmes brutaux, tant individuels que collectifs. Et cela, non seulement en ce qui regarde les mystérieux «enfants des ténèbres» auxquels ils auront inévitablement affaire dès le moment où ils tenteront de réaliser leurs rêves, mais encore—ce qui est peut-être plus fâcheux— en ce qui concerne leurs propres penchants et dispositions.

It must be understood that the children of light are foolish not merely because they underestimate the power of *self-interest* among the children of darkness. They underestimate this power among themselves. The democratic world (évidemment le modèle parfait du *kindergarten* des «enfants de la lumière») came so close to disaster

1. *Ibid.*, p.15. C'est nous qui soulignons.
2. *Ibid.*, p.26; il s'agit d'Adam Smith et de l'économie politique libérale.
3. *Ibid.*, p.32.
4. *Ibid.*, p.37.
5. *Ibid.*, p.38.
6. «Democracy cannot be validated purely on the basis of early democratic theory. Some of the facts of human nature, *discerned by Hobbes and Luther*, must be taken into consideration»—*Ibid.*, p.46. (C'est nous qui soulignons). Toutefois, Hobbes et Luther paraissent avoir eu des précurseurs rudimentaires, car «The Catholic confidence in the reason of common men was rightly less complete than that of the Enlightenment».—*Ibid.*, p.70.

not merely because it never believed that Nazism possessed the *demonic fury* («self-interest» au superlatif?) which it avowed. Civilization refused to recognize the power of class interest in its own communities[1]... While our modern children of light, the *secularized idealists*, were particularly foolish and blind, the *more* «Christian» children of light have been almost equally guilty of this error... The feudal order was not so simply a Christian civilization as Catholic defenders of it aver[2]... The blindness of Catholicism to its own ideological taint is typical of the blindness of the children of light[3].

En d'autres termes, mon «sentimentalisme» sera exploité, frustré dans ses effets, par le «cynisme» des autres (de mes adversaires, ou simplement de la masse de ceux qui sont étrangers à mon concept de salut); sinon, et c'est là une alternative inéluctable, ce sera moi-même qui, conscient du susdit danger, anticiperai ce «cynisme»—souillant ainsi mon œuvre par le dedans et la vouant à la corruption. Ce danger-ci semble prédominer, à en croire l'auteur, dans les doctrines contenant une forte dose de «pessimisme» et de «réalisme», telle la conception catholique médiévale et celle du marxisme contemporain[4].

Posons maintenant la question indiscrète mais nullement inutile: qui donc sont les «enfants des ténèbres»? Ce ne sont assurément pas les idéologues de la Renaissance, de la Réforme, des «lumières» ou de l'utilitarisme, qui ont mené à bonne fin la destruction de la chrétienté médiévale et «élaboré de nouvelles possibilités sociales» non sans «enrichir l'entreprise culturelle de l'humanité»; ce ne sont pas non plus les catholiques, malgré leurs affinités au «féodalisme»; ce ne sont pas, cela s'entend, les chefs du communisme, dont la dictature totalitaire ne présente qu'une ressemblance «superficielle» au totalitarisme «vrai» ou fasciste, animé d'intentions rigoureusement contraires aux leurs. Le nombre de ces «enfants des ténèbres» ne saurait pourtant se limiter à Machiavel (p.8), Hobbes (pp. 44,53) et aux fascistes modernes—Hitler, Mussolini et leurs séïdes; peut-être pourrait-on ajouter Hirohito et les samuraïs? A vrai dire, rien ne serait plus aisé que d'accorder une signification «universaliste» aux idéologies de ces truculents «cyniques». Le fascisme prétend apporter une solution au problème social et à celui du gouvernement des masses, en se plaçant à un point de vue qui dépasse absolument le plan «national»; le racisme nazi propose une organisation de l'humanité basée sur la domination des intrinsèquement «meilleurs», de ceux qui sont d'une «étoffe» supérieure. Niebuhr a parfaitement raison quand il rejette l'interprétation du libéralisme, du

1. *Ibid.*, p.11.
2. *Ibid.*, p.12.
3. *Ibid.*, p.13. C'est nous qui soulignons.
4. Concernant l'attachement du catholicisme à un ordre temporel donné, y compris les «intérêts» qui s'y rattachent, voir pp.12ss.; l'incompatibilité du catholicisme avec les «présuppositions d'une société libre» (qui, de leur côté, paraissent inséparables de la «lumière») pp.68ss. et 127. Concernant les marxistes victimes des «enfants des ténèbres» exploitant leur ingénuité, voir pp.32ss.; l'insuffisance de leur vision de la société, pp.58ss.; la possibilité d'oppression sociale et économique dans une société régie par des fonctionnaires au lieu des capitalistes, p.111. Cependant, la bourgeoisie libérale a également surestimé non seulement la nature humaine mais aussi la sienne: «The social and historical optimism of democratic life.. represents the typical illusion of an advancing class which mistook its own progress for the progress of the world».—*Ibid.*, p.2.

marxisme, du nationalisme romantique comme de pures manifestations d'«égoïsme» ou de «cynisme»; il a parfaitement tort quand il admet une interprétation aussi puérile à l'égard des grandes démonies contemporaines (moins le bolchévisme) qui lui déplaisent.

It is not true that Nazism is the final fruit of a moral cynicism which had its rise in the Renaissance and Reformation, as Catholic apologists aver. Nazi barbarism is the final fruit of a moral cynicism which was only a subordinate note in the cultural life of the modern period, and which remained subordinate until very recently[1].

L'arbitraire pitoyable de cet artifice saute aux yeux. Si l'on recourt au *deus ex machina* d'une onde de «cynisme moral» qui aurait surgi «tout récemment», pourquoi ne pas expliquer par là, également, les traits du régime bolchéviste? (Et, en plus, certains traits de la culture libérale-démocratique de nos jours.) Si, au contraire, on envisage le communisme dans la perspective de ses antécédents historiques et de sa lignée idéologique, pourquoi couper les liens abondants qui rattachent le régime nazi à des inspirations romantiques, hégéliennes, nietzschéennes, vitalistes, etc. (sans parler de l'exemple communiste)? Dans l'un et l'autre cas, le «fruit ultime» est nécessairement différent des germes (il est plus manifestement hideux); il comporte nécessairement quelque chose de «récent». L'auteur serait-il simplement ignorant du vaste travail idéologique et littéraire qui a préparé l'établissement du régime nazi et lui a transmis cette riche substance intellectuelle (diabolique, je le veux bien)? En tout cas, il s'abaisse ici à un niveau de mauvais journalisme.

A y regarder de plus près, la réponse à la question posée est simple. Les «enfants des ténèbres», mais ce sont les praticiens, les techniciens sociaux, les politiques, les entrepreneurs, les administrateurs, les réalisateurs d'idéologies—et en outre, sinon surtout, les hommes en général qui subissent leur influence et qui réagissent. Les constructions de l'esprit sont belles et lumineuses (c'est pourquoi elles ne sont pour rien dans l'élaboration du fascisme); mais le contact de la réalité les souille et les imprègne de noirceur. Là gît tout le secret. L'auteur n'est point trop éloigné de l'attitude de ceux qui croient que toute «pensée», comme telle, est juste et noble; que l'«idée» comme telle exclut l'erreur fondamentale; que l'«enthousiasme spirituel» (et «désintéressé») constitue une garantie de vérité. (Certaines notions répandues en démocratie progressiste relèvent du même principe: les «réactionnaires» haïssent la lettre imprimée; réaction ou fascisme supposent une haute proportion d'illettrés; le peuple de Kant et de Gœthe doit être un peuple distinct de celui de Guillaume II et d'Hitler; les nazis sont surtout des «brûleurs de livres».)

Soumettre son intérêt égoïste ou sacrifier son particularisme à un «tout plus vaste» ou à un intérêt supérieur, répondre à un appel spirituel en freinant quelque appétit massif—ce critère formaliste ne peut pas servir à un jugement différentiel des idéologies; il ne sert qu'à distinguer les idéologies en tant qu'idéologies de la réalité en tant que réalité. C'est cette dernière que notre auteur trouve en défaut. Car, comme chez tant de croy-

1. *Op. cit.*, pp.7ss.

ants de la démocratie progressiste (c'est certainement dans cette région qu'il situe le centre de la «lumière»), le naturaliste, en lui, est doublé du manichéen. C'est le naturalisme qui fait les frais de son «idéalisme moral», en ce qui concerne les contenus, les critères matériels, les ultimes valeurs; c'est le manichéisme qui est à la base du «réalisme sobre» qui tempère celui-là. Le vol libre de l'esprit présente la terre, avec ses préoccupations réalistes, comme un paradis en puissance. Mais, hélas! la réalité incarne une sourde résistance à l'esprit, elle imprime à tout ce qui est terrestre un aspect infernal.

Les forgeurs d'idéaux artificiels, ne tenant pas compte de la nature réelle de l'homme, la pliant et la déformant à leur gré pour en extraire une espèce de substitut de la béatitude surnaturelle,—c'est là l'essence de l'utopisme naturaliste-idéaliste,—s'étonnent et s'indignent de voir cette nature réelle s'insurger contre leurs tentatives de violation et faire fi de leurs interprétations arbitraires. La réalité n'est «malheureusement» pas assez bonne ou (pour ménager leurs espoirs) pas assez «mûre» pour s'adapter à leurs constructions.

The liberal creed is never an explicit instrument of the children of darkness. But it is *surprising* to what degree the forces of darkness are able to make covert use of the creed [1].

Toutefois, Niebuhr veut décidément se défaire de cette naïveté traditionnelle de ceux qu'il aime. Il contemple les «enfants de la lumière» avec une bienveillance paternelle mêlée de reproche, du haut d'un plateau plus élevé. Ils auraient dû compter d'avance avec la déplorable insuffisance du réel. Ils auraient dû prévoir qu'ils se heurteraient à la résistance tenace des contingences, qu'ils s'exposeraient aux contre-coups formidables des «enfants des ténèbres»,—aux rangs desquels ils se mêlent d'ailleurs eux-mêmes du moment qu'ils quittent leur «pensoir»: en tant qu'êtres vivants et agissants. Voilà donc Niebuhr qui lance une super-utopie remarquable: la vision d'un état-major d'utopistes qui, sans cesser d'être utopistes purs (exempts de tout «cynisme» et mesurant toute réalité concrète à l'étalon de leur absolu verbal) seraient, en même temps, des réalistes parfaits (prévoyant et prévenant tous les trucs possibles de la nature rebelle et immunisés contre toute «surprise» et «corruption»). Cette *coincidentia oppositorum* n'effraie pas celui qui a le courage d'écrire que

The task of building a world community is man's final necessity and possibility but also his final impossibility... The world community, standing thus as the final possibility and impossibility of human life, will be in actuality the perpetual problem as well as the constant fulfilment of human hopes [2].

Il est vrai que l'auteur peut encore s'appuyer sur une autre parole de l'Ecriture:

The preservation of *a democratic civilization* requires the wisdom of the serpent and the harmlessness of the dove. The children of light must be armed with the wisdom of the children of darkness but remain free from their malice [3].

1. *Ibid.*, p.24. C'est nous qui soulignons.
2. *Op. cit*, pp.187ss.
3. *Ibid.*, pp.40ss.

Seulement, il est permis de douter si la formule évangélique, assignée à une tâche assez éloignée de son contexte primitif, ne perd pas une bonne partie de sa validité. Aussi semble-t-il curieux que jusqu'à l'avènement de Niebuhr, les successifs «enfants de la lumière» se soient tous bornés à imiter la mansuétude de la colombe sans se soucier du complément nécessaire. La combinaison d'amour et de réalisme n'exigerait-elle pas un genre très spécial de l'un et de l'autre qui ne saurait être puisé dans n'importe quelle source ni être mis au service de n'importe quelle fin? Il y a des idéaux irréels d'emblée et des astuces «cyniques» d'emblée dont le mariage n'éliminera ni l'égarement des uns ni la laideur des autres. Selon notre impression, l'auteur s'en doute à un certain degré; en effet, ce qui paraît hanter son imagination, c'est quelque chose qui ressemblerait beaucoup au catholicisme—bien entendu, il faudrait que cela soit un catholicisme sans autorité ecclésiastique, sans dogme et sans morale (ou «droit de nature») d'un contenu déterminé. Mais rendons-lui justice: il entretient aussi des doutes salutaires concernant la validité des idéaux «sociaux» comme tels, dépourvus de référence surnaturelle:

Sometimes modern secularism expresses itself in *more modest religious terms*. It holds that the *end of life* is the creation of a democratic society... this form of the secular faith is at least half true. But it is also half false... To make a democratic society the end of human existence is a less vicious version of the Nazi creed... The creed is nevertheless dangerous because no society, *not even* a democratic one, is great enough or good enough to make itself the *final end* of human existence [1].

Cela devrait induire l'auteur à se demander s'il n'a pas distribué ses médailles d'«enfant de la lumière» avec trop de générosité. Certaines paroles de saint Paul nous paraissent avoir trait au sujet de son livre; les voici: «Ces gens-là sont de faux apôtres, des ouvriers astucieux, qui se déguisent en apôtres du Christ. Et ne vous en étonnez pas; car Satan lui-même se déguise en ange de lumière» [2].

1. *Op. cit.*, pp.132ss. C'est nous qui soulignons.
2. II *Cor.*, XI, 13-14.

A. KOLNAI.